

---

## SERMON XII.

### LA FOI CHRÉTIENNE.

---

SERMON SUR ROM. V. 1.

---

*Étant justifiés par la foi, nous avons la paix  
avec Dieu par notre Seigneur J.-C.*

---

*Pour un jour de Communion.*

---

**A**VOIR la paix avec Dieu, M. C. F.,  
que ces paroles sont belles! que l'idée  
qu'elles nous offrent est grande et ravis-  
sante! Quoi! pouvoir regarder comme  
un père le plus auguste et le plus parfait  
des Êtres; pouvoir s'approcher de lui,  
se reposer dans son sein avec une douce

confiance ; pouvoir compter sur sa protection ; pouvoir s'appliquer ces paroles si tendres qu'il adresse aux fidèles dans nos saints livres , et ces espérances magnifiques qu'il leur présente , où est l'homme qui ne soit ému par ces pensées, et ne désire un bien si précieux ? Ah ! celui dont l'âme n'est pas dépravée, chérit par-dessus tout la paix ; elle est à ses yeux le premier bien, la première condition de toute jouissance ; mais avoir la paix avec Dieu, c'est l'avoir avec soi-même, avec les hommes, avec toutes les créatures, avec la nature entière : c'est posséder tout et jouir de tout.

Chrétiens ! la religion de Jésus peut seule nous assurer cette heureuse paix. On peut dire que tous les actes du culte, en élevant, en purifiant notre cœur, en nous approchant de Dieu, tendent à nous la procurer ; mais c'est à cette table qu'elle nous est plus particulièrement offerte, et que nous pouvons plus sûrement la goûter.

Qu'il est donc important d'examiner ce que nous avons à faire pour l'obtenir ! car, vous le sentez, une grâce si précieuse ne sauroit être accordée sans condition, et répandue indistinctement dans des âmes qui se mettroient peu en peine de la recevoir dignement. Il est des dispositions indispensables pour en jouir ; et c'est de ces dispositions que je viens vous entretenir aujourd'hui. Écoutez-nous, M. C. F., avec attention et docilité ; et puisse cette méditation, bénie du Ciel, n'être sans fruit pour aucun de nous ! Ainsi soit-il !

Les dispositions nécessaires pour avoir la paix avec Dieu peuvent se réduire à une seule, *la foi*. *Étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu.*

Voilà pour des Chrétiens une vérité première et fondamentale. Dès l'enfance, on nous la répète ; dès l'enfance, le mot sacré de *foi* frappe nos oreilles ; mais qu'il est rare de se former sur son importance et sa nature des idées justes et

précises. La plupart des membres de l'Église se partagent entre deux erreurs. Les uns pleins de confiance en eux-mêmes , satisfaits de quelque réputation d'honnêteté , de quelque régularité dans leur conduite , croient pouvoir être sauvés sans la foi ; ils la mettent de côté en quelque sorte , ou n'en prennent que ce qui leur agréé. Les autres , en reconnoissant l'obligation de croire , regardent la foi comme un simple assentiment de l'esprit ; ils pensent que soumettre sa raison aux vérités révélées , est tout ce qu'elle exige d'eux ; ils se flattent que cette docilité de l'esprit leur tiendra lieu d'amour et de fidélité , qu'elle suffira toute seule pour les sauver. Ainsi les uns méconnoissent la nécessité de la foi , les autres son efficace. Prouvons aux premiers que la foi seule peut nous justifier. Montrons aux seconds quels sont les vrais caractères de cette foi qui justifie. C'est tout le plan de ce discours.

I. Dieu étant un Être infiniment saint,

nous ne pouvons avoir la *paix* avec lui; il ne peut y avoir *communion* entre lui et nous que par la justice, l'innocence, ou par le pardon et la grâce de la conversion.

Justice, innocence bien différentes, dans ce cas, de cette honnêteté mondaine qui suffit pour nous faire ici-bas une réputation de probité. Les hommes sont foibles et bornés; l'idée qu'ils se font de la vertu est imparfaite comme leur cœur, étroite comme leur esprit; ils ne jugent d'ailleurs que sur les actions qui sont l'extérieur de l'homme, et même sur ce petit nombre d'actions dont ils ont connoissance, sur un côté de notre vie, sur le côté ostensible et de parade, si je puis parler ainsi; les torts anciens s'effacent à leurs yeux; le présent ou les années qui s'en rapprochent, fournissent seuls matière à l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes.

Il n'en est pas ainsi du souverain Juge. Devoirs de l'enfance, de la jeunesse, de l'âge

l'âge mûr, de la vieillesse, de la santé, de la maladie; devoirs qui naissent des relations diverses de citoyen, de père, d'enfans, d'époux, de frère, d'ami, de voisin, de maître, de serviteur; devoirs de piété, de justice, de charité, de sincérité, de pureté, de tempérance; actions publiques et secrètes, penchans, désirs, pensées, et jusqu'à ces paroles vaines, inconsidérées que nous laissons échapper sans réflexion, comme si elles se perdoient dans les airs, tout cela sera compris dans son jugement. Ce n'est pas seulement la surface des actions qu'il regarde, c'est le motif qui les inspire; les plus éclatantes ne sont rien, ou même sont des péchés à ses yeux, quand les passions humaines en sont le principe. Nous nous faisons mille et mille illusions sur nos fautes; il les voit telles qu'elles sont. Notre cœur corrompu les excuse; elles sont à *découvert* devant lui; sa sainteté les lui rend odieuses. Nous les com-mettons presque sans y songer; il les pèse

dans sa balance. Nous les oublions; nous les chassons de notre souvenir; il s'en souvient; il les inscrit dans les registres éternels.

Hélas! à cette pensée, il semble que tous les objets de la nature nous accusent, que tous les mouvemens de notre cœur déposent contre nous. *O Éternel!* disoit le Psalmiste pressé de ce sentiment, *si tu prends garde aux iniquités, qui pourra subsister devant toi (Ps. CXXX. 3.)? Comment l'homme mortel se justifieroit-il devant le Dieu fort? s'écrioit Job; sur mille articles, il ne sauroit répondre à un seul (Job. IX. 3.). Il n'y a point de juste, dit Saint-Paul, non pas même un seul (Rom. III. 10.). Où est donc le mortel présomptueux qui osera compter sur sa propre justice, et s'avancer avec confiance vers le tribunal du Saint des Saints? Ah! tout grand qu'est l'orgueil de l'homme, il y a sans doute bien plus de légèreté que d'orgueil chez ceux qui paroissent avoir cette confiance. Qu'ils*

descendent un moment dans leur cœur. Qu'ils écoutent la voix qui s'élève de leur conscience en ce moment même, ils seront troublés et confondus ; ils reconnoîtront que l'homme ne peut être sauvé que par grâce.

Mais, direz-vous peut-être, ne pouvons-nous pas espérer cette grâce, ce pardon, de la clémence de notre Maître ?

M. F., nous ne saurions avoir à cet égard aucune certitude, s'il ne daigne lui-même nous en assurer. Dans son administration souveraine, la justice a ses droits aussi bien que la miséricorde : il faut qu'il parle ; il faut qu'il nous apprenne, et le moyen qu'il a choisi pour les concilier, pour nous réunir à lui, et la condition à laquelle cette grâce est attachée.

Or, il a parlé : ce moyen, c'est le sacrifice offert sur la croix, par le grand Médiateur, par son propre Fils : cette condition, c'est le recours à ce Rédempteur généreux ; c'est la *foi*. Ouvrez

L'Évangile, vous y verrez à chaque page que l'homme est justifié, non par le mérite de ses œuvres, mais par la foi; justifié, non comme les tribunaux humains justifient, mais comme il appartient à la bonté infinie de justifier. Il n'est pas reconnu innocent, mais il est rétabli dans les privilèges de l'innocence. Il faut que, sentant qu'il n'a point de ressource en lui-même, il lève les yeux avec espérance sur celui qui meurt pour les enfans d'Adam. Il faut qu'il le regarde, comme les Juifs mourans contemploient jadis le serpent d'airain élevé pour guérir leurs blessures.

Voilà le seul moyen de salut. L'Écriture est formelle sur ce point. *Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Il n'y a point de salut par aucun autre; il n'y a sous le Ciel aucun autre nom par lequel nous devons être sauvés. C'est lui qui nous a acquis la rédemption par son sang, c'est-à-dire, la rémission de nos péchés, selon les riches-*

*ses de sa grâce* (1 Jean V. 11. Act. IV. 12. Ephés. I. 7.). Ainsi, M. F., dès que l'homme vient à Jésus avec sincérité et de toutes les puissances de son âme, ô divin pouvoir de la foi ! les mérites de Jésus couvrent ses transgressions, la justice de Jésus devient sa justice, les droits de Jésus ses propres droits ; et comme il s'identifie avec ce Sauveur adorable, par ses désirs et ses espérances, il ne forme plus qu'un avec lui. Alors il peut avoir *la paix avec Dieu* ; il peut avoir *communion* avec Dieu.

Voilà ce que vous n'avez jamais compris, vous qui parlez de la foi chrétienne avec légèreté, et presque avec dédain ! Comme vous n'avez jamais réfléchi sur ce sujet, vous n'avez aussi à cet égard aucune notion claire et juste. Le mot auguste de *foi* est pour vous un mot vide de sens, ou bien vous y attachez je ne sais quelle idée vague et mystérieuse qui vous en éloigne. — Comprenez-vous aujourd'hui cette vérité, qui fait le but prin-

cipal, le sommaire de l'Évangile; l'homme racheté par le grand sacrifice offert sur la croix, et sauvé par la foi au Rédempteur? Y souscrivez-vous? Commencez-vous à vous croire coupables, sujets à la condamnation, et dans un état aussi dangereux que l'Évangile nous l'annonce? Vous résignez-vous à vous présenter devant Dieu comme des criminels indignes de grâce; à pleurer aux pieds de Jésus comme la pécheresse; ou votre cœur voudrait-il une réconciliation moins humiliante, qui ne fut pas un don purement gratuit? Ce qui plaît à Dieu, vous plaît-il, ou votre esprit trouve-t-il de la répugnance à s'y soumettre? Ah! prenez-y garde; la miséricorde divine peut se prêter à tous vos besoins, mais non à vos préjugés, à votre orgueil: il faut y renoncer, ou c'est à vous aussi que le Sauveur adresseroit cette plainte: *Vous ne voulez donc pas venir à moi pour avoir la vie* (Jean V. 40.).

Et répondez-nous? Est-ce trop, si Dieu

exige de l'homme que n'ayant en lui ni autour de lui aucun moyen de salut, il accepte le grand moyen qui lui est offert, et n'en cherche point d'autre? Est-ce trop, si Dieu, qui lui donne son Fils et lui sacrifie ce qu'il a de plus cher, exige qu'il souscrive à ce sacrifice inouï, qu'il consente à s'en prévaloir, qu'il accepte, comme son seul titre à la vie, un don si précieux et si touchant? Est-ce trop enfin, s'il exige de l'homme que l'orgueil a perdu, qu'il abjure cet orgueil au moment où il reçoit sa grâce, qu'il se dépouille de sa prétendue justice, qu'il sente tout ce qu'il doit à son libérateur, qu'il lui soumette son esprit et sa volonté? Ah! connoissez enfin la *foi* que vous outragez, et connoissez-vous vous-mêmes. Jetez un regard sur tant de jours qui se sont écoulés pour vous, dont chacun a été marqué par mille manquemens, et si peu par des œuvres véritablement bonnes. Enfans d'un père coupable, sentez combien vous avez ajouté par votre

faute au vice de votre origine. Incapables d'être justifiés par vous-mêmes, revêtez-vous avec ardeur de cette *foi* par laquelle vous pouvez l'être. Mais aussi, comprenez ce qu'elle vous demande, et quels sont les signes infailibles auxquels on la reconnoît.

II. Hélas ! à ce dernier égard on ne se fait pas moins d'illusions. On ignore la nature de la foi comme sa nécessité ; et ceux qui prétendent être sauvés par elle, ne la connoissent pas mieux que ceux qui osent s'en croire dispensés. Ils la regardent comme une simple croyance, semblable à celle qu'ils accordent aux faits de l'histoire, tout au plus comme une soumission de la raison ; ils la regardent enfin comme une opinion, et non comme un sentiment.

Fatale erreur, qui perd non-seulement ceux qui s'y laissent aller, mais aussi trop souvent ceux qui en sont témoins ! C'est peu qu'elle fournisse des blasphèmes à l'incrédule ; elle éloigne de l'esprit de

l'Évangile ses propres enfans ; elle leur fait dire que l'homme n'a qu'à *pécher afin que la grâce abonde* (Rom. VI. 1.), elle leur fait penser que la foi ne rendant pas les hommes meilleurs , c'est uniquement par les œuvres qu'il faut aller à Dieu, comme si la foi chrétienne, la foi qui justifie, n'étoit pas inséparable des œuvres.

Ah ! si elle brilloit dans l'Église, sous ses véritables traits ; si elle se montrait toujours accompagnée d'un zèle pur, de nobles sentimens, de l'intégrité de la vie, elle ne seroit pas aussi méconnue ; on ne voudroit plus se soustraire à son joug. Telle on la vit aux premiers jours du Christianisme. Alors *croire* signifioit *aimer, obéir*. Aussi tout ce qu'exige de nous l'Évangile pour avoir part aux fruits de la rédemption, c'est de croire en celui qui nous a rachetés. *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique au monde, afin que quiconque croiroit en lui ne périt point, mais qu'il eut la vie éternelle* (Jean III. 16.).

Rien n'est plus certain, M. F., le mot de *foi* dans nos saints livres comprend toutes les vertus, parce que toutes en découlent. Elle est sans doute soumission de l'esprit, mais elle est plus encore amour, dévouement du cœur. C'est le sentiment profond d'une âme pénétrée de sa misère naturelle, et des bienfaits de Jésus, qui *aime beaucoup, parce que ses péchés qui sont en grand nombre, lui ont été pardonnés* (Luc VII. 47.), d'une âme qui, s'attachant à son divin Sauveur, comme à sa seule espérance, à son seul bien, lui soumet tout son être, se donne à lui sans réserve, n'aspire qu'à être animée de son Esprit, n'existe plus que par lui et pour lui; ses affections se réforment et se règlent sur celles de son Maître; elle participe en quelque sorte à sa sainteté, et vit de sa vie. Ainsi, quand le cultivateur ente une branche fragile sur un tronc vigoureux, si cette union s'opère, elle ne peut demeurer stérile; le rameau se nourrit de la même sève qui

circule dans l'arbre dont il fait partie; il se couvre de fleurs et se couronne de fruits.

Eh! comment l'infortuné qui s'est vu près de périr, et qu'une main secourable vient d'arracher à la mort, comment le pécheur qui a senti les détresses de la condamnation, et qui contemple le Fils de Dieu souffrant la peine que nous avons méritée, comment voudroit-il, comment pourroit-il offenser de nouveau son bienfaiteur? Les habitans de l'abîme, les esprits infernaux eux-mêmes, s'ils pouvoient être l'objet d'une telle faveur, ne seroient-ils pas forcés d'aimer et d'obéir?

Ainsi, je le répète encore, et ne puis assez le redire, le sentiment de nos besoins, le sentiment des bienfaits du Seigneur, voilà ce qui compose la vraie foi. Principe et effet en même temps, elle ne peut laisser un cœur oisif et tranquille: elle l'agite; elle le presse des plus vifs mouvemens; elle a besoin de se montrer au dehors par des œuvres et des sacrifi-

ces. *La charité de Christ*, dit Saint-Paul, nous presse et nous possède, persuadés que nous ne devons plus vivre pour nous-mêmes, et selon la chair, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour nous (2 Cor. V. 14. 15.).

Vous donc qui prétendez avoir la foi, et restez dans vos fautes, et vivez encore de la vie des passions, et gardez vos habitudes criminelles, les vices de votre caractère ou de votre humeur, vous vous trompez vous-mêmes; vous n'avez point la foi; vous n'aimez pas, parce que, semblable au Pharisien, vous pensez n'avoir pas besoin de pardon; vous n'avez pas encore senti ce que vous seriez sans Jésus, ce que Jésus a souffert pour vous.

Le Chrétien dont l'âme en est pénétrée ne dispute plus, ne diffère plus: il est prêt à tout faire, à tout immoler, car il aime son Rédempteur. Si vous l'aimiez en effet, rien ne vous arrêteroit plus, et lorsque vous dites, ce sacrifice est trop grand, cet effort trop pénible, c'est comme

si vous disiez, je n'aime point assez mon Sauveur ; car pour qui connoît cet amour, il n'est rien de difficile.

Maintenant , M. F. , concevez-vous le prix et l'étendue de la véritable foi. Vous avez vu quels sont ses effets merveilleux. Par rapport à Dieu , elle le désarme , elle l'appaise : lorsque nous étions l'objet de son indignation , de son courroux , elle nous rend l'heureux objet de ses miséricordes et de ses complaisances : elle change ses foudres en couronnes immortelles. Par rapport à l'homme , ce n'est pas assez de dire qu'elle le calme , le console , l'enchanter par les plus ravissantes espérances : elle l'anime d'une âme nouvelle. C'est de celui qui la possède , que l'Écriture a dit ces belles paroles : *Quiconque est né de Dieu ne pêche plus* (1 Jean III. 9.). Est-il rien de plus noble , de plus grand , de plus heureux que cette foi ? Désirons-la , Chrétiens ; faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour en être

revêtus. Réveille-toi, o mon âme ! Que la mort du Fils de Dieu dont tu célèbres aujourd'hui la mémoire, se retrace à ta pensée. Porte tes regards sur le Calvaire. Quel objet vient te frapper ? Le Prince du ciel crucifié entre deux malfaiteurs. Sur son visage adorable la divinité est voilée des ombres de la mort ; sa tête auguste est couronnée d'épines ; son sang coule goutte à goutte ; ses pieds et ses mains sont percés de clous. O Roi des Anges ! Créateur des trônes et des puissances ! est-ce bien toi que je vois réduit à cet état d'abaissement et de souffrance ?

Quand nous verrions l'un de nos semblables subir un tel supplice, fut-ce un étranger, un inconnu, le dernier des hommes, nos entrailles seroient émues. Mais celui qui souffre sur la croix n'est pas un étranger, un inconnu, un coupable ; ce n'est pas un simple enfant d'Adam ; c'est le Saint et le Juste ; c'est notre Frère, notre Chef, notre Roi ; c'est le Fils unique, le bien-aimé du Père, celui que les Anges adorent.

Et pourquoi souffre-t-il ? Ah ! quelle pensée vient me transpercer comme un trait aigu ! C'est moi, ce sont mes péchés qui causent sa mort : la sentence qui me condamne s'exécute sur mon Sauveur innocent : c'est par ses meurtrissures et ses plaies que je suis guéri.

O Jésus ! j'embrasse, j'adore de toutes les puissances de mon âme, celui qui meurt pour moi. Trop long-temps je fus ingrat, insensible ; je veux enfin me pénétrer de tes bienfaits : *Racheté à grand prix, je veux te glorifier dans mon corps et dans mon esprit qui t'appartiennent* (1 Cor. VI. 20.).

Sont-ce là vos sentimens, M. C. F. ? Prions Dieu de les produire ou de les fortifier, de les fixer à jamais dans nos âmes par son Esprit. Cette foi, qui justifie et qui régénère en même temps, est un de ses *dons* (Ephés. II. 8.) : elle en est le plus précieux.

Tristes et pauvres mortels, que pouvons-nous par nous seuls ? Nous ne pou-

vous même sentir fortement ce qu'il y a de mieux fait pour nous toucher, nos propres dangers, nos propres malheurs et la bonté qui nous en délivre. Mais si nous implorons de tout notre cœur le Très-Haut, ce Dieu qui a promis de nous exaucer quand *nous demanderions quelque chose suivant sa volonté* (1 Jean V. 14.), ce Dieu qui nous a déjà prévus, *qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils pour faire l'expiation de nos péchés* (1 Jean IV. 10.); si nous l'implorons au nom et par les mérites de cet adorable Sauveur, il nous aidera certainement à remplir la condition qu'il nous impose, à revêtir cette foi qu'il nous demande.

· O Dieu, Dieu des miséricordes ! Achève ton ouvrage : donne-nous *d'être puissamment fortifiés par ton Esprit dans l'homme intérieur, ensorte que Christ habite dans nos cœurs par la foi* (Ephés. III. 16. 17.). Seigneur Jésus ! fais-nous entendre aujourd'hui cette voix de grâce que tu adresses

sois

sois jadis à ceux qui recouroient à toi :  
*Votre foi vous a sauvés ; allez en paix*  
(Luc VII. 50.). Fais-nous ainsi jouir  
du repos de l'âme au milieu des orages  
et des souffrances de cette vie, jusqu'à  
l'heureux période où tu nous introduiras  
dans le séjour de l'éternelle paix, et où  
nous ne ferons plus qu'un avec toi. Amen !  
Amen !